



Télé 7 jours

THÉRÈSE DE SAINT-PHALLE.  
Le contenu et le contenant.

d'un propriétaire qui songe à aller pêcher le goujon et cède ses actions à un concurrent. L'homme de 48 ans, d'ailleurs, faiblissait. Erodé comme une vieille pierre par la lutte quotidienne avec les fournisseurs, les acheteurs, les ministères, les robinets — mille vipères en somme surgies à chaque seconde du nid monstrueux qu'on appelle téléphone — il n'avait plus guère la force d'imaginer la cité de demain. On le lui fait savoir. Il se retrouve d'un jour à l'autre inoccupé dans la maison trop grande, où il vit avec sa femme et ses deux filles, et qu'il ne pourra bientôt plus payer. Sous le choc, mystérieusement, sa vie se reclasse, les fantasmes s'évanouissent, la mère de ses filles redevient sa femme. Il découvre qu'il avait vécu séparé et retrouvé un « job » grâce à un ami.

L'écriture cinématographique, comme on dit, de cette dramatique est banale. Tous les passages clefs sont soulignés en rouge, pour que nul n'en ignore. Les héros sont typés jusqu'aux portes de la caricature et les personnages pleins de bons sentiments. De quoi faire un « ratage ».

**Des regards gênés.** Or « La Chandelle », que les téléspectateurs ont pu voir mardi, était une réussite. Pourquoi ? Parce que le contenu est plus important que le contenant. Parce que l'effort réalisé par des hommes comme Jean-Christophe Averty et Raoul Sangla pour raffiner l'image, le son, etc., risque à la longue de faire oublier que l'essentiel reste le message. « La Chandelle », ô paradoxe des temps ! est un film qui s'apparente aux canons du réalisme socialiste, tel que les stalinien les défendaient il y a vingt ans. Chaque personnage ressemble à l'un de ceux qui le regardent. Le jeune cadre était observé dans les appartements d'une bonne dizaine de quartiers de

Paris par des milliers de ses frères ; ou le cadre usé par des centaines des siens ; les enfants, enfin, qui ignorent leurs parents, par des dizaines de milliers de leurs copains. Poste fermé, il y a sans doute eu des regards gênés à l'intérieur des familles.

Le réalisme le plus classique, désormais insupportable au niveau du cinéma, a donc une place au niveau de la télévision. Il correspond à un art de masse qui répond aux besoins d'hommes et de femmes de toutes classes sociales, qui ne savent plus comment vivre et ne l'avouent à personne.

G.S. ■

### TV-FILMS

#### L'O.r.t.f. lance le cinéma brésilien

D'une beauté barbare, d'un lyrisme dément, « Antonio das Mortes » a marqué sur la 2<sup>e</sup> chaîne une apothéose. Après « Vidas Secas », de Nelson Pereira dos Santos, « Os Fuzis », de Ruy Guerra, « Dieu noir et diable blond », de Glauber Rocha, cette hypertragédie aux implications politico-mystiques a magnifié l'intérêt d'une rétrospective consacrée, depuis deux mois, au « Cinema nôvo » brésilien.

« On ne peut séparer la culture de la politique », déclare Glauber Rocha, 30 ans, réalisateur d'« Antonio das Mortes », ancien critique, fondateur, en 1962, du mouvement Cinema nôvo. Se référant à la nouvelle vague française aussi bien qu'au néo-réalisme italien, Glauber Rocha et ses amis sont parvenus à créer un cinéma de caractère profondément national, un cinéma de combat.

Loin de toute fiction, « Antonio das Mortes » est une réalité transposée. Les révoltes de paysans, les bandits d'honneur, les tueurs de cangaceiros au

service des propriétaires fonciers, tout participe d'une vérité amplifiée comme dans une chambre d'écho. Sa démonstration reste forte sans jamais trahir l'art au profit de la propagande, et ce délire concret ne déconcerte que si l'on oublie l'acquis composite de la civilisation brésilienne : catholicisme ibérique, mystique indienne, paganisme africain.

**Signe encourageant.** Ce western opéra au souffle épique, primé au dernier Festival de Cannes, certains ont regretté que les Français doivent le découvrir sur petit écran, en version doublée et, pour la majorité d'entre eux, en noir et blanc. La société distributrice Cinémas associés a d'ailleurs manifesté son désaccord, demandant dans un communiqué « la projection des films d'auteur dans les salles de cinéma ».

« Antonio das Mortes » sortira effectivement en salle à la fin d'octobre, en



MAURICIO DO VALLE  
DANS « ANTONIO DAS MORTES ».

version originale. La télévision, qui avait loué son droit d'exclusivité avant même le tournage du film, aura du moins servi à le faire connaître. Toujours dans la série Cinema nôvo, elle présentera bientôt « Terre en transe », du même Glauber Rocha. Cette découverte, par l'O.r.t.f., du cinéma contestataire étranger, est un signe encourageant. S'il persévère, l'O.r.t.f. nous montrera peut-être les films français de mai 1968. Mais cela est moins sûr.

C.V. ■

GR-DK-04/011